

A photograph of a person standing in a forest, holding a bright red umbrella. The person is wearing a dark coat and is positioned in the middle ground. The forest is composed of tall, bare trees with intricate branch structures against a pale, overcast sky. The ground in the foreground is covered with dark, wet gravel and some fallen leaves. A solid red vertical bar is located on the left side of the image, partially overlapping the text.

Pascale Joye

Ce qu'il restera de nous

Pascale Joye

Ce qu'il restera de nous

© Pascale Joye, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3175-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Pascale Joye, 2019

Dépôt légal Belgique : D/2019/Pascale Joye, éditeur

À Michel,

Raphaël, Clarisse et Florent

*Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

Charles Baudelaire, L'albatros

Prologue

On ne réalise vraiment la mort de quelqu'un qu'en regardant son cadavre. Tout ce qui a précédé, la maladie ou l'annonce soudaine du décès par un tiers, ne prépare jamais à ce moment de confrontation : les traits figés en un masque de cire, encore familiers mais déjà étrangers, sans la moindre réminiscence d'étincelle, comme si la vie n'était jamais passée par là.

Mais la brutalité est toujours quelque peu atténuée, que ce soit par un cercueil déjà clos ou par des pétales de fleurs disposés sur une vieille dame par une infirmière attentionnée avant l'arrivée des proches – un peu de poésie gagnée sur l'atrocité du moment. La mort telle quelle n'est simplement pas recevable, il faut l'habiller, dresser des barrières, aussi ténues soient-elles, pour se protéger de l'impact.

Lors d'une identification à la morgue, rien de tel. Un long couloir glauque, des tiroirs métalliques, une lumière blafarde, rien pour adoucir la réalité ou ménager le visiteur. Une odeur inconnue, un air glacial, un visage tant aimé et maintenant redouté, et c'est la terre entière qui bascule sur son axe. On se la prend en pleine figure, la mort, on titube sous le choc sans aucune chance de s'y dérober et on devine déjà que désormais, on va crever chaque jour un peu plus rien qu'à ce souvenir.

Les blessures visibles n'empêchent pas de le reconnaître, alors qu'elle cherche désespérément des différences, n'importe quoi, la racine des cheveux, le pli de la bouche, les pommettes peut-être. Elle aurait préféré qu'il soit défiguré, méconnaissable même, comment peut-elle penser ça si ce n'est pour s'octroyer quelques secondes de douce incertitude, et surtout ne pas sentir monter en elle ce hurlement silencieux. Mais elle ne dit rien et acquiesce sans un mot, tenant à peine debout, car elle sait très bien que c'est lui.

Première partie

« Dès le commencement de notre histoire, j'ai admis que tu étais plus fort que moi, que ma défaite était inéluctable. Je ne peux donc prétendre ignorer dans quel état je finirais : en lambeaux. Faible mais lucide. Au fond, j'ai ce que je mérite. »

Philippe Besson, Se résoudre aux adieux

1

Maman est morte

Les lumières de la Grande Roue avaient pris possession du ciel d'automne, projetant des reflets colorés dans le bureau austère. Les musiques cacophoniques de la fête foraine se frayaient un chemin dans le silence autrement parfait, péage annuel d'octobre pour les riverains mais qui ne dérangeait pas Mathieu outre mesure. Il habitait les quartiers résidentiels, suffisamment loin du centre-ville pour ne pas être incommodé lorsqu'il rentrait chez lui, et il allait presque jusqu'à aimer cette atmosphère de liesse factice. Un mélange de rires, d'odeurs, de couleurs, de sensations, qui se répondaient comme pour tromper la condition humaine l'espace de quelques heures.

Hélène frappa à la porte du bureau et entra sans attendre la réponse.

« Ta dernière cliente est là. »

Elle adressa un sourire plus professionnel que chaleureux à la jeune femme assise dans la salle d'attente, notant au passage le joli visage dépourvu de maquillage et les jambes croisées avec élégance. Mathieu a déjà eu des fins de journée plus difficiles, pensa-t-elle – mais elle se trompait.

Il sortit de son bureau quelques minutes plus tard et invita la cliente à entrer, s'effaçant pour la laisser passer. Hélène remarqua bien sûr le regard qui s'attardait sur la petite robe droite et la silhouette insolente de jeunesse. Il n'avait jamais brillé par sa discrétion.

Margaux sentit son cœur battre violemment lorsque l'avocat vint la chercher, malgré l'impassibilité qu'elle s'était promise. Elle avança d'un pas qu'elle voulait décidé et prit place sur le siège qu'il lui indiqua.

Elle s'était représenté cette scène de nombreuses fois, l'avait appréhendée et cependant voulue, mais elle n'avait pas imaginé à quel point son trouble serait grand. Sans doute les derniers mois l'avaient-ils rendue plus fragile qu'elle ne le pensait. S'émouvoir lorsque Ferré se chantait floué par les années perdues, c'était inévitable ; fondre en larmes rien qu'en entendant Céline Dion à la radio, c'était la preuve incontestable qu'elle n'allait *vraiment* pas bien.

Elle regarda pourtant l'homme en face d'elle sans ciller, avec une curiosité qu'il importait peu de dissimuler puisque bientôt, il saurait qui elle était. Cheveux gris coupés court, yeux bruns derrière des lunettes cerclées de métal, chemise blanche, cravate et costume sombres, anneau d'or à la main gauche. Rien de bien extraordinaire, une image nette devant inspirer confiance, presque un cliché.

Rien de plus semblable à un lever qu'un autre lever. Une centaine d'abdominaux, la douche, le petit déjeuner, le départ pour le bureau, les plaidoiries, les clients qui viennent vider leur cœur ou leur sac : les jours sont si prévisibles que l'on n'en attend même plus la moindre surprise ou le moindre émerveillement. Dans un monde parfait, le matin devrait vous mettre en garde, peut-être simplement vous prévenir que ce jour sera différent, que votre existence va devoir s'ajuster à une nouvelle réalité et qu'il faut savourer les secondes de l'ordinaire que l'on regrettera après.

Lorsque Mathieu avait fait entrer la jeune femme, rien n'avait laissé deviner qu'elle n'était pas une cliente comme les autres. Il l'avait suivie du regard tandis qu'elle traversait son bureau, appréciant à leur juste valeur les formes que sa robe laissait deviner. Pas suffisamment moulante à son goût mais cependant propice à une ébauche de fantasme bien douce en cette fin de journée.

Il tendit la main vers son stylo mais elle l'interrompt.